

Historique imprécis d'un cœur en balance

Richard Corriveau

Numéro 1, 2e trimestre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025015ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025015ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Corriveau, R. (1981). Historique imprécis d'un cœur en balance. *Urgences*, (1), 83-93. <https://doi.org/10.7202/025015ar>

RICHARD CORRIVEAU

**Historique imprécis d'un
coeur en balance**

qu'environcellent les sonardes partouses
les virgules se frottent et se chantent la pomme
elles s'attendent et se font belles
elles ont épilé ces quelques poèmes
du genre facile et à trust

dans les interludes ramifiés
des exils macérés j'entends
la plainte qui fermente
dans la prison du creux d'es-
tomac les herbes sont hautes
le jour est le même j'aime
faire l'amour au soleil dans
l'inaccessible fourmillière
de la certitude à fleur de
peau

les lucidaires s'enculent
l'amour s'Angage
sans gage pluriel
à l'envoûtement

la clairvoyance allume
ses yeux globuleux
le coup rend la conscience
l'amour retrouve la douceur
du *pinceau* dans le cou
pour ces figures naissantes
sur la toile d'araignée
que le temps tisse
et arrache comme une dent

et vous irez bien loin
dans vos marches funèbres d'au revoir
en me touchant du bout des doigts
pour voir si je suis mort déjà
avant même de partir
loin de votre terre promise

et vous me montrerez l'escalier
du haut-le-coeur bas les culottes
que je devrais suivre
indéfectiblement
à la lettre
entraîné par la sinusoïdale
des mouchoirs qui se tairont
pour tous ces absents
qui n'en finiront plus d'être

je serai prisonnier
de la cage d'ascenseur de la volupté
que je transformerai avec une patience démente
en encensoir céleste
qui me fera revoir vos visages
une dernière fois
dans la fumée du train d'enfer
dans lequel je me consumerai
avant de m'endormir
quittant des abysses de souvenirs
avec une éternelle grosse bière
à la main droite raison
et un chèque d'assurance-chômage
dans la main gauche coeur passion

panses éperdues

contre l'illusion et le désespoir sans fond
il n'y a que maman Fonfon
les mains bien élevées
et les culottes baissées

l'itinéraire est celui du voyage sans fin
je veux aller jusqu'aux sons des choses
je touche la corde raide comme un pendu
et le noeud je l'ai dans la gorge

mirifiques falbalas grillés d'ozone trompeur
elle s'appelle Sealfrid et me parle dans sa tête

ad libitum ta libido!

ça carnavale là-dessous
ça démange dans le branle-manche
l'orgasme ouvert à toutes les faims
n'a jamais été qu'un trou dans un lit mouillé
pour les épanchements horizontaux
des berceurs nelliganiens
qui se lâchent là lousse la libido

je braise la folie dans mes fers à priser
à l'orée des larmes à la lisière des lames

l'équilibre sanitaire c'est une balloune
dans un portefeuille entre chiens et loups
l'urbain voudrait s'enfuir

le goût d'envoi

harnaché de ces passions secrètes
comme toutes ces mesures d'homme
qui n'en finissent plus de trahir l'humain
au fond de l'ordre établi
la bourrasque m'enlace trop
par delà l'invasion appréhendée
des journées lourdes de fruits
qui pourrissent seuls sur la grappe
et dont on ne fera jamais assez de vin
pour que le vent chasse même l'ombre de l'illusion

quel est ce langage autre qui me tenaille

je ne veux que m'étendre dans ce miroir diaphane
que des êtres franchissent sans qu'un seul éclat
ne fasse jaillir le sang
la nuit est bien longue sans rêve
j'agite cette mare flasque
aux chairs repues recluses
je la sens désespérée désemparée
s'accrochant à l'ici maintenant sans suite
et je lui dis que je ne l'aime pas

les cages de l'amer
à la croisée des oripeaux
quand les zombies apparaissent
ligotés par les gardiens de l'ordre
enchaînés par les maillons du capital
manipulés jusque dans leur *libération*

les cages de l'amer
à la naissance du feu
quand l'instabilité émotive étouffe
et ronge miette par miette
le temps toujours ailleurs
des internés du tout troué
les chimères qui tuent armées de disjoncteurs

les cages de l'amer
au crépuscule de la peur
quand la lucidité s'appelle vertige
et divague à l'âme
pour rallier l'inconciliable
dans l'harmonie complice de l'illusion

les cages de l'amer
la cage de la mer
fuient et cherchent
l'île où ils iront danser

à lucien francoeur

devoir avoir pour penser être: MERDRRE
je m'éthéranise dans le mou
j'ai le coeur à corps

vieille mine de chaussettes percluses
qui périclité le soleil en fuite
la littérature n'a plus que les os
l'amour ne tient même pas debout
viens un peu me remonter l'hormonal

j'ai des vides à gages
qui travaillent contre moi

avoir les néons las
ou les nez en long
c'est un peu de la même *slush*

nos racines colombinent
et jouent des babines

à coeur ouvert

l'hiver m'a fondu en larmes

il aura fallu toute cette distance
il aura fallu toute cette pitance
pour briser l'illusionnement
pour ouvrir nos corps et regarder dedans

sans amertume faire l'autopsie
comme de l'auto-stop
quand la route est belle
et que la belle vous dérouté

arriver à délier les bottes
pour saisir la passion oubliée du chant
pour ne plus les engranger
pour ne plus nourrir nos bêtes domestiques

le couple ne se déchire pas
il se dé-coupe
non pas parce que la séparation est nette
mais bien plutôt parce que la coupe est vide
parce qu'entre le fond et le bord des larmes
il y a moi
que tout est consommé sinon la lie
et que je reste sur ma soif

l'hiver m'a fondu en larmes
et je rigole vers d'autres lits salés